

Les inconvenants



Flora
la belle Romaine

Balland

4442

Flora
of the ...

Flora
la belle Romaine

16° Z
26279
(1)

Dans la même collection

Photographies inconvenantes 1900

Les petits mots inconvenants

La vie très inconvenante de Napoléon Bonaparte

Journal plutôt inconvenant d'une toute jeune fille

Flore
La belle P...
...

100
100
(2)

84
02-05-1952-05714

Flora

la belle Romaine



BALLAND

DL-05-02-1985-02714

Dans la même collection

Photographies inconvénients 1980

Les petits maux inconvénients

La vie très inconvéniente de Napoléon Bonaparte

Journal plutôt inconvénient d'Émile Zola

Flora
la belle Romane



© Éditions Balland, 1985

Pourquoi vous renfrogner, ô Pères La Pudeur, et froncer les sourcils pour condamner cette œuvre d'un naturel nouveau ? Ce que tout le monde fait, elle le raconte en riant, d'une bouche innocente et sans malice. Car est-il quelqu'un pour ignorer l'amour et négliger les plaisirs de Vénus ? Qui peut interdire à nos membres de s'échauffer dans la tiédeur du lit ? Le père de la vérité, le sage Epicure lui-même, nous l'ordonne ; et sa doctrine proclame que la vie n'a pas d'autre raison d'être.

Pétrone, *Satiricon*, CXXXII.

Pourquoi tout renverser, ô Père la Robe, et
 frapper les sourcils pour contempler cette œuvre d'un
 naturel nouveau ? Ce que tout le monde fait, elle le
 raconte en tant d'une poésie innocente et sans malice.
 Car est-il possible un poète ignorer l'amour et négliger
 les points de Vénus ? Que peut-il offrir à nos esprits
 de s'échapper dans la région de la ? Le père de la
 vérité, le sage Epique lui-même, nous l'ordonne : et
 sa doctrine précieuse que la vie n'a pas d'autre raison

h'ém

Éditions J.B. Baillière, 1938

Avertissement

Boileau l'a dit :

*Le latin dans les mots brave l'honnêteté,
Mais le lecteur français veut être respecté.*

Que faire alors, quand une succession de hasards vous fait découvrir, dans un fonds encore inexploré de la Bibliothèque du Vatican, le manuscrit latin d'une œuvre anonyme du IV^e siècle, dont la qualité littéraire ne peut faire oublier le caractère extrêmement libre, pour ne pas dire licencieux ?

Rejeter l'œuvre au néant poussiéreux d'où elle vient ?
Ce serait faire injure au public.

Nous avons donc choisi de la lui révéler, dans une traduction qui respecte, à défaut du lecteur français cher à Boileau, l'auteur inconnu de ce « tableau des mœurs de la décadence romaine » qui soutient avantageusement la comparaison avec le *Satiricon* de Pétrone.

Il s'agit, on le verra, des souvenirs d'une certaine Flora, qui vivait entre les années 200 et 230 ou 240 de

notre ère, à Nîmes ou à Marseille ; souvenirs recueillis par un certain Caïus qui paraît avoir été son amant.

Quelques notes étaient indispensables à la bonne compréhension du texte. Elles témoignent en outre du sérieux de notre entreprise.

Quant au traducteur, sa compétence n'a d'égale que sa modestie. Il a souhaité rester anonyme, comme le fut avant lui l'auteur latin de ces « Souvenirs ». Nous avons respecté ce désir.

L'éditeur

I

Tu me demandes, ô mon Caius, de te dire quelle fut ma vie jusqu'au jour où, par la faveur d'Éros, elle a rencontré la tienne ; et quelles furent mes amours jusqu'à celui où le tien m'a tenu lieu de tous les autres. Tu le demandes ? Que dis-je, tu l'ordonnes, comme la reine de Carthage, violemment éprise d'Énée, exigeait du héros le récit de dix ans de guerre, de sang et de larmes.

Ma tâche sera plus douce. De la guerre, les pères de nos pères, déjà, ignoraient les horreurs ; et nous en avons oublié jusqu'au nom. De sang, je n'ai guère vu couler que celui de mon pucelage, offert à la déesse des amours. J'ai versé quelques larmes, certes, comme toute mortelle en verse un jour ; mais si rares qu'il ne vaut pas la peine d'en parler ; de sorte que le roman de mes enfances, puisqu'il te plaît de l'appeler ainsi, sera le plus souvent celui de mes plaisirs.



Je suis née loin d'ici, de l'autre côté de Notre Mer, dans cette province d'Afrique qui était ma patrie, et dont je te ferai connaître un jour les beautés, s'il plaît à Neptune !

Alors régnait sur l'Empire le divin Septime, Africain lui-même et premier du nom de Sévère ; et tu traces ces lignes dans la troisième année du règne glorieux du divin Sévère Alexandre ¹, puissent les dieux lui conserver dix ans et dix ans encore la vie et la pourpre ! Tu n'auras pas la grossièreté, Caïus très cher, de me demander en quelle année du règne de Septime ta Flora a vu le jour ; et d'après cela, de calculer en cachette l'âge de ta maîtresse. La femme que l'on aime en a-t-elle un pour son amant ? Et n'ai-je pas quinze ans dans tes bras ?

Au reste, les dieux bienveillants ont conservé dix-sept ans la pourpre suprême à notre Septime ; ce qui laisse, il me semble, bien des incertitudes à ta réflexion !

Je dis « notre » Sévère car je suis moi-même à demi Africaine, comme lui ; ou à demi Berbère, comme il te plaira. Ma mère est une princesse de ce sang. Elle était la fille d'un descendant de ces rois de Numidie qui firent trembler Rome. Celui-ci était rallié depuis longtemps à l'Empire et vivait à Lambèse, en bonne intelligence avec le préteur de la province et avec les officiers de la III^e légion impériale, qui a son camp dans cette ville, tu le sais sans doute.

1. Sévère Alexandre, quatrième empereur de la dynastie des Sévère, après Septime Sévère, Caracalla et Elagabal (ou Héliogabale), régna de 222 à 235 après Jésus-Christ. Le récit de Flora se situe donc en 227. Elle a pu naître entre 193 et 211, sous le règne de Septime. Elle a au plus trente ans (N. d. T.).

L'un de ces officiers s'éprit de la jeune fille. Cneius Publius Mulo¹, premier centurion de la III^e cohorte, dont ses chefs parlaient comme d'un futur tribun militaire, n'était plus un homme jeune ; mais il avait un peu de bien, il était courageux, loyal et bon, et sa démarche honorait la famille du prince déchu. Il fut donc agréé. Troisième de leurs enfants, je vins au monde dans la huitième année de cette union.

Alors que j'avais sept ans, mon père revint un jour d'une expédition contre les bandits gétules blessé à la cuisse. La javeline avait pénétré assez profondément dans les chairs. Bien soignée, la blessure guérit assez vite ; mais mon père dut quitter le service de l'Empereur. Il obtint la plaque de bronze des vétérans émérites, le congé honorable, et une indemnité qui, jointe à son pécule, lui permettait d'acquérir en Numidie une belle ferme de blé et d'oliviers.

Mais sa blessure l'aurait empêché de la faire fructifier convenablement. Et surtout, il se languissait de son pays d'origine : celui-ci. Il décida donc de revenir à Massilia, où il était né et où vivaient encore les siens, et de s'y établir.

Je n'ai aucun souvenir de notre traversée ; car je n'étais encore qu'une enfant. Neptune aidant, nous arrivâmes sans encombre à Massilia, parents, enfants, serviteurs et bagages ; et six mois plus tard, mon père trouva à y acheter une auberge qui lui parut assez importante pour assurer à toute la famille une existence

1. Les citoyens romains et les hommes libres romanisés portaient les *tria nomina*, « les trois noms » : un prénom (ici Cneius, prénom banal), un nom de famille proprement dit, ou *gentilice* (ici Publius, de la « gens » Publia), et un surnom, souvent héréditaire, ici Mulo (N. d. T.).

heureuse. J'ai su plus tard qu'on en demandait cinq cent mille sesterces¹, que mon père fit rabattre à quatre cent cinquante. Je n'ignore pas qu'il arrive à de riches Romains de les dépenser en une soirée pour recevoir des amis. Mais c'était une très grosse somme pour un centurion major, dont la solde n'atteint pas dix mille sesterces par an.

Néanmoins, l'affaire se fit. En quittant le service, mon père avait sollicité de la générosité de l'empereur, au lieu d'une concession agricole, un don en argent. Le général-légat de la III^e légion, qui l'appréciait, appuya la demande en suggérant au préfet des armées que cent mille sesterces seraient une somme appropriée aux mérites du demandeur. Il les obtint, et mon père pu ainsi mettre sur la table, en retournant ses poches, deux cent cinquante mille sesterces. Le reste, il pensait s'en acquitter sans trop de mal sur les bénéfices à venir.



La Bonne Fortune (c'était l'enseigne de l'auberge, et à mon égard elle n'a pas menti) était la plus grande du quartier du port. Elle l'est encore ; mais voici maintenant six ans que mon père est mort et que nous avons vendu *La Bonne Fortune* pour nous retrouver ici à Nîmes, ma mère et moi, après bien et bien des aventures ; de sorte que je ne suis jamais retournée voir ces lieux, où j'avais été cependant heureuse. A quoi bon ?

Les bâtiments de l'auberge occupaient un assez vaste

1. Le sesterce était l'unité monétaire de compte usuelle dans la partie occidentale de l'Empire ; la drachme, dans la partie orientale (N. d. T.).

espace dans le quartier du port, au-dessous des anciens thermes de Proprio et à cent pas du vieux forum. De l'aube à la nuit, et la nuit même, la rue grouillait de mouvement, de cris, de rires, de querelles et d'appels. Toutes les races, toutes les langues, tous les métiers du monde paraissaient s'être donné rendez-vous aux carrefours, dans les ruelles et sur les places de la vieille ville. Le Phénicien calme et attentif y côtoyait nos Massiliotes bavards et remuants ; le Gaulois de la lointaine Belgique, grand, fort et bête, s'y laissait bousculer par de petits Grecs noirs, à l'affût de quelques sesterces à dérober ou d'une dupe à plumer. Parfois aussi, quelque haut personnage s'aventurait de ce côté, dans sa litière portée par quatre Nubiens gigantesques et placides, et précédée d'un licteur qui faisait rudement s'écarter la piétaille.

Si bruyant qu'il fût, le quartier n'était pas plus mal fréquenté qu'un autre. Le préfet des voies urbaines et de la police, Joxus Socialis Nerva, y faisait respecter d'une main sévère les édits impériaux qui punissaient les agressions, les vols ou les rixes. Toutes les heures, une patrouille passait devant l'auberge, sous la conduite d'un sergent armé d'une longue trique. Il lui suffisait d'en toucher l'épaule d'un ivrogne querelleur pour que celui-ci se retrouve à l'instant sur le chemin de la prison, solidement encadré par deux vigiles.

Au reste, pourquoi ces hommes se seraient-ils entretués ? Ce qu'ils venaient chercher là, le plaisir, la rue en frémissait de toutes ses dalles et de toutes ses portes. Certes, aucune honnête femme ne s'y serait jamais engagée. Mais combien plus tentantes étaient les autres, ces dizaines de filles d'amour dont les appels se croisaient dans la bonne humeur d'un trottoir à l'autre,

et le plus souvent d'une fenêtre de l'étage à celle d'en face !

La plupart étaient nées dans la ville ; elles s'y prostituaient comme leur mère s'y était prostituée avant elles, et comme leurs sœurs se prostituaient souvent avec elles, proposant à quelque client un peu moins pauvre le piment d'une partie à trois ou le spectacle des caresses de Lesbos. Mais d'autres venaient de plus loin, comme les hommes qui leur tâtaient les seins ou les fesses d'une main hésitante en passant devant elles. Du côté de l'ombre, de grandes et belles filles de Germanie, leur chevelure blonde roulée en chignon, se tenaient de préférence le visage tourné contre le mur de leur lupanar, nues à la belle saison, troussées jusqu'aux épaules s'il faisait frais, proposant en silence aux passants des reins et des culs d'une blancheur admirable. Au contraire, les Syriennes et les Juives occupaient le côté du soleil. Adossées à leurs portes ou plantées sur un tabouret, une pièce de coton d'Égypte roulée autour des hanches et tombant jusqu'à leurs pieds, elles offraient à l'amateur des seins orgueilleux, à la pointe violacée grosse comme un petit doigt, et dont la peau brune luisait d'huile de cèdre.

Mais ce spectacle t'est assez familier pour que je n'en dise pas davantage. Ne proteste pas, mon Caius ! Même si tu es assez jeune et beau pour ne pas avoir recours à ces amours vénales, ne les méprise pas ! Ce sont elles qui ont fait de moi une femme riche et considérée ; et tous comptes faits, une femme heureuse.



Un premier centurion en retraite est toujours un

personnage honorable dans sa petite ville ou son quartier. S'il est en outre propriétaire d'une auberge prospère, qu'il paie ses fournisseurs rubis sur l'ongle, et qu'il sait à l'occasion régaler une tablée d'amis, il devient un personnage honoré. Ainsi en était-il de mon père.

Sans parler même des esclaves, il ne manquait pas autour de nous de familles plus pauvres que la nôtre. Cependant, nous n'étions pas riches. L'achat de *La Bonne Fortune*, les travaux indispensables, ajoutés au coût de la traversée de toute la famille, que l'armée ne remboursait pas, avaient lourdement grevé nos finances, et nous ne pouvions compter que sur les recettes de l'auberge pour faire vivre chaque jour la trentaine d'hommes et de femmes qui en attendaient leur subsistance. Chaque heure de travail et chaque piécette gagnée comptaient donc.

Tu ris de ces détails, Caius. Ils te paraissent indignes de moi, de toi, et de ce poème que tu veux écrire. Combien as-tu d'esclaves ? Deux cents, au moins. Et ton père ? Trois fois autant, je suppose. De tout l'empire affluent dans vos comptoirs les créations de l'art et de l'industrie. Il faudrait vraiment que la colère de Neptune envoie le même jour tous vos vaisseaux dans les abîmes, et que l'incendie ravage vos entrepôts jusqu'au dernier pour que votre fortune en soit quelque peu ébranlée.

A nous, elle ne consentait à sourire qu'au prix d'un labeur incessant. J'en prenais ma part sans rechigner. A sept ou huit ans, trotter d'une table à l'autre pour ramasser les gobelets vides, apporter un pichet de cervoise, réclamer du vin tiède à l'office, saluer de la main les habitués qui entrent et d'une œillade ceux

qui s'en vont, ce ne sont pas des tâches, mais des amusements.

Ma sœur aînée, Livia, travaillait comme moi, tantôt dans la salle, tantôt à l'office ; souvent aussi dans les chambres du fond et de l'étage, qu'elle veillait avec une femme à tenir propres pour les voyageurs.

Nous n'avions amené d'Afrique que cinq esclaves : notre nourrice Neonia, que nous appelions plus souvent de son véritable nom, Assia, car elle était numide comme notre mère et avait toujours servi sa famille ; l'habilleuse de ma mère, et les deux hommes qui servaient mon père ; et un petit garçon de huit ou neuf ans, Pytheos, dont un officier avait fait don à mon père juste avant notre départ de Lambèse, comme cadeau de souvenir.

Ajoute à cela, Caius, un homme libre : le sergent d'ordinaire de la 1^e centurie, Sofitelos. Il était inconsolable à l'idée de voir partir son centurion, sous les ordres duquel il servait depuis vingt ans, et nous lui étions tous très attachés également.

L'idée de devenir l'intendant d'une auberge marseillaise (ce que mon père lui proposa dès que sa décision fut prise), le séduisit aussitôt. Régner sur une douzaine de chambres et sur trois placards à balais était pour lui ce qu'est le commandement d'une cohorte pour un centurion : l'aboutissement de sa carrière. Il demanda donc son congé de service, et l'obtint sans peine.

C'était un homme d'une quarantaine d'années, jovial et soigneux, et nous n'eûmes qu'à nous louer de lui à Massilia. Avec lui venait sa compagne, une Numide noireude et effacée.



Cinq esclaves sont un bien médiocre équipage. Mais la solde d'un premier centurion ne lui permet pas d'en nourrir davantage ; et c'était déjà assez d'avoir à payer leur traversée. Il n'en coûtait guère plus à mon père d'en acheter sur place, à Massilia, une fois qu'il serait installé ; et c'est ce qu'il fit. En même temps que *La Bonne Fortune*, son prédécesseur lui céda pour un prix raisonnable la quinzaine d'esclaves qui y travaillaient déjà, quelques-uns et quelques-unes d'entre eux depuis de longues années. Trois filles de salle étaient dans le nombre ; de celles qui entraînent à boire immodérément le marchand à la bourse bien garnie ou le matelot qui vient de toucher sa paye, et l'emmènent ensuite dans une des chambres du fond pour deux ou trois deniers.

L'une d'elles n'était plus de la première jeunesse. Elle avait fait le bonheur de bien des hommes, à en croire le pécule qu'elle avait amassé et qui lui servit, quand l'auberge changea de mains, à acheter sa liberté. Aucun souvenir ne m'est resté d'elle, bien sûr.

Les deux autres, Eschara et Anella, devenaient la propriété de mon père en même temps que l'auberge. La première pouvait avoir vingt-cinq ans, la seconde davantage, sans doute plus de trente. Toutes deux portaient encore autour du cou le collier de plomb sur lequel on lisait : *Eschara. Prostituée. J'ai fui de Massilia. Saisis-moi. Récompense*¹. De tels colliers étaient habituels aux filles à soldats qui emplissaient les rues de

1. On a retrouvé un collier semblable au cou du squelette d'une femme d'une quarantaine d'années, prostituée de Bulla Regia, dans l'actuelle Tunisie (N. d. T.).

Lambèse ou de Carthage. Cependant mon père refusa de les tolérer sous son toit, dans une ville comme Massilia, où les mœurs étaient plus douces qu'en Numidie. Il les fit donc enlever sur-le-champ aux deux femmes en leur rappelant leur condition et leurs devoirs d'esclaves, et remplacer par un simple bracelet de fer à la cheville droite.

Elles parurent heureuses d'être passées sous l'autorité d'un maître compatissant, et se jetèrent à ses genoux pour le remercier et lui promettre de se conduire en servantes dévouées. Dans les semaines qui suivirent, elles me saluaient avec gentillesse quand nous nous rencontrions dans la salle, et je répondais avec bienveillance à leur salut. C'était pour moi comme deux grandes sœurs près desquelles j'allais vivre.

Elles eurent moins de succès auprès de Livia, qui approchait de ses douze ans quand nous quittâmes l'Afrique ; un âge auquel une fille libre connaît toute la distance qui la sépare d'une esclave. Et du reste, ma sœur est naturellement aussi fière et autoritaire que je suis simple et facile à vivre.

J'aimais surtout rôder dans la cuisine où régnait Titus, le compagnon d'Anella, un solide bonhomme au poil gris et rugueux, qui s'amusait beaucoup de me voir approcher de ses fourneaux et de ses réserves. J'attendais qu'il ait le dos tourné pour plonger la main dans la jarre de fèves au sel ou dans le pot de fruits confits au miel. Titus se retournait pour gronder sa petite maîtresse, comme il m'appelait, et en profitait pour me demander si j'avais déjà goûté, dans mon Afrique, aux oursins dont les clients aisés de l'auberge faisaient une grande consommation.

— Ne le prends pas sans précaution dans ta menotte,

petite maîtresse, me disait-il en m'en présentant un. Ses épines te feraient saigner. Ouvre seulement ton bec, mon petit oiseau.

Il retirait alors soigneusement la chair de l'oursin avec une petite cuiller d'argent qui ne servait qu'à cela, et me la faisait avaler. Ce sont là, mon Caius, les premiers souvenirs qui me demeurent de *La Bonne Fortune*. Et ce sont peut-être les meilleurs.



De ceux que tu attends, de mes souvenirs de femme, le premier t'amusera certainement davantage que cet oursin.

Notre auberge, te l'ai-je dit ? n'était pas loin du quartier de la ville où se trouvent les ruelles à prostituées. Ma mère m'interdisait évidemment d'aller y traîner mes sandalettes. Cependant, il fallait bien me confier de temps en temps quelque petite course, une tablette à porter pour le compte d'un client, un flacon à acheter pour un autre ; et j'en profitais pour passer par là, regardant de tous mes yeux, écoutant de toutes mes oreilles, et m'enhardissant jusqu'à saluer telle ou telle fille dont j'avais retenu le nom, ou dont le sourire m'attirait. A sept ans, je savais déjà qu'elles étaient consacrées aux travaux de Vénus et vouées au plaisir des hommes. De ces travaux et de ce plaisir, les peintures qui ornaient le mur de leur cellule me donnaient une idée. Elles y étaient représentées dans la posture dont elles s'étaient fait une spécialité : tantôt chevauchant un homme étendu paresseusement, et auquel elles offraient leur croupe ; tantôt se faisant chevaucher, les cuisses repliées et les mains tenant haut

levées leurs jambes ; tantôt enfin, appliquées à sucer un priae raidi.

Mais de telles peintures ou de telles mosaïques, quelle maison un peu riche de la ville n'est pas largement ornée ? Elles amusent l'œil, certes ; mais elles ne donnent de l'amour qu'une image morte, sans chaleur et sans vie.

D'expédition en expédition, tremblant d'être recon- nue et dénoncée à ma mère par l'un des habitués de l'auberge, je me fis peu à peu une amie d'une de ces femmes, Murrula, une Berbère rousse de quinze ou seize ans, à ce qu'il me semblait. Peut-être avait-elle reconnu en moi une fille de sa race ? Ou sans doute était- elle simplement amusée par mes petites hardiesses ? Le fait est qu'elle aussi m'avait prise en amitié. Quand elle était là, et seule, nous bavardions quelques instants ; je courais lui chercher un bol de vin miellé au marchand de la rue, et elle m'abandonnait volontiers une piécette. Sitôt qu'un passant s'intéressait à elle, je m'esquivais pour revenir le lendemain ou la semaine suivante. Je lui ressemblais un peu, et elle m'appelait sa petite sœur ; j'en étais heureuse et flattée.

Il arrivait à mon père de me charger d'une course plus longue que d'habitude ; comme d'aller déposer pour lui une offrande au temple de Mercure, ou de m'enquérir à la basilique du prix auquel on vendait l'huile ce jour-là.

— Ne cours pas, fillette, me recommandait-il alors. Prends ton temps. J'aime mieux te voir revenir entière un peu plus tard, que sur une civière un peu plus tôt.

Je compris bien vite que ces courses n'étaient qu'un

prétexte pour me laisser un peu de liberté ; et j'en usai allégrement pour aller retrouver Murrula.

Je tombai ainsi sur elle un jour, alors qu'elle s'apprêtait à faire monter dans la chambre qui lui était réservée à l'étage un assez bel homme qu'elle paraissait connaître déjà. Je m'apprêtais à disparaître après lui avoir souri rapidement. Mais elle m'arrêta par le pan de ma tunique.

— Où vas-tu donc, petite sœur ? demanda-t-elle. Tu ne m'as pas même saluée !

— Mais, Murrula... répondis-je, je...

— Je quoi, mignonne ? Mon ami Marcus te ferait-il peur ? Il ne te mangera pas, va ! N'est-ce pas, mon bon chien ? lui demanda-t-elle en éclatant de rire.

Je ris à mon tour, et lui aussi.

— Salut, Murrula chérie, dis-je en me haussant sur la pointe des pieds pour lui baiser les lèvres. Et salut à toi aussi, Marcus, ajoutai-je.

Il me tapota l'épaule avec bienveillance.

— Est-ce vraiment ta petite sœur, Murrula ? Dans ce cas, dit-il, il ne faut pas la laisser seule dans cette rue pendant que nous serons ensemble. Prends-la avec toi.

Murrula hésita un moment avant de répondre :

— Soit. Tu as raison, Marcus. Et par Libentina, ce qu'elle verra aujourd'hui, il fallait bien qu'elle le voie un jour ; n'est-ce pas, petite sœur ? Allons, viens.

Nous montâmes donc de concert les quelques marches de mauvaises planches qui menaient à sa chambre ; Murrula la première, moi la suivant, Marcus fermant la marche. Je ne fus pas plus tôt engagée dans l'escalier

que sa main se posa sur mes fesses et chercha bientôt à s'y insinuer. Je n'osai pas l'en empêcher ; et d'ailleurs, cette grosse main d'homme me chatouillait agréablement.



La chambre de Murrula était minuscule, comme le sont toutes celles de ce genre. Le lit l'occupait si bien qu'il ne me restait pas la plus petite place où j'aurais pu me cacher et attendre qu'ils en aient fini.

— Qu'à cela ne tienne, me dis-je. Il ne me mangera pas, en effet. Murrula veillera à ce qu'il ne m'arrive rien de fâcheux, et tout cela est bien amusant, par la déesse !

Je me tins donc sagement à la tête du lit, sur lequel Marcus s'était étendu commodément, un coussin sous la tête et sa tunique retroussée jusqu'aux aisselles. Il faisait déjà chaud dans cette petite pièce, et Murrula avait quitté en un tour de main sa tunique de laine. Je la voyais nue pour la première fois, et je ne pus m'empêcher d'aller me blottir contre son ventre.

— Que tu es belle, Murrula ! m'exclamai-je. Je voudrais bien être aussi belle que toi plus tard ! Me l'accordent les dieux !

— Mais c'est que tu n'es déjà pas mal du tout, petite, répliqua Marcus en m'attirant à côté de lui. Et tu n'as que sept ans, sans doute ? interrogea-t-il.

— Presque huit, répondis-je avec une dignité qui les fit rire tous les deux. Et je ne suis pas la sœur de Murrula, mais son amie. Mon nom est Flora, mais tout

le monde m'appelle Florella ; et tu le peux aussi, Marcus.

— Allons, petite, et toi, Marcus, interrompit Murrula, nous ne sommes pas ici pour bavarder, mais pour aimer. Et ce grand bon à rien courtise une fillette au lieu de s'occuper de moi ! Par Junon ! On jurerait que c'est à toi qu'il en veut, Florella ! N'as-tu pas honte, libertin ? Une enfant !

En même temps, elle s'était assise sur le lit à côté de lui et caressait activement son engin qui commençait à se dresser.

— Approche donc, petite sœur, dit-elle en m'attirant par la main. Touche, ma chérie. C'est le premier sans doute, mais ce n'est certainement pas le dernier que tu feras bander ainsi. Vois ce bouc ! Il a suffi de ta menotte pour le réveiller ! Je devrais être jalouse !

Je perdais peu à peu ma timidité. Pour m'enhardir, Marcus avait glissé sa main entre mes jambes et frottait mon petit coquillage d'un doigt mouillé de salive.

— C'est donc ainsi que les amants se donnent du plaisir, pensai-je en me trémoussant. Eh bien, c'est en effet assez agréable ! Et Vénus doit être contente de moi !

Cependant Murrula était montée sur le lit sans lâcher le priape de Marcus, et l'avait enfourché comme on la voyait faire sur son écriteau. Sans cesser de me caresser, Marcus lui dit :

— Murrula, si tu le veux bien, notre petite sœur va goûter aujourd'hui pour la première fois de la langue d'homme. Ne crains rien, mignonne, ajouta-t-il en s'adressant à moi, tu garderas ta fleur et ta mère n'en saura jamais rien. Est-ce dit, Murrula ?

— Bah, répliqua celle-ci en s'introduisant doucement le membre de Marcus dans les entrailles (ce que je ne compris pas sur le moment, mais que je ne tardai évidemment pas à découvrir), pourquoi pas ? Une fille n'est jamais sucée... trop tôt, si tu veux connaître ma pensée. A son âge, je ne pouvais déjà plus... m'endormir sans m'être fait croquer la souris par un homme. Et je jouissais... comme... une grande... crois-moi ! Que Junon me punisse si je mens. Mais (ajouta-t-elle), lui donneras-tu quelque chose, Marcus ? Combien... veux-tu... pour cela, Petite Fleur ?



Je te l'avoue, mon Caius, j'étais encore plus excitée que surprise par la tournure que prenaient ces propos. Ne t'étonne pas que je puisse les rapporter aussi fidèlement après... disons après vingt-cinq ans. Je découvrais le plaisir, et le souvenir de cette découverte reste toujours gravé au cœur d'une femme, même dans celui des Immortelles. En veux-tu la preuve ? En ce moment même, je ressens la même fièvre d'attente qui saisissait alors une fillette de sept ans. Et plus encore sans doute ; car je ne savais pas alors, et je sais maintenant, combien cette caresse peut nous enchanter.

Je vois que tu m'as comprise, Caius très cher ; et trop bien comprise. Oui... C'est ainsi... Comme tu es doux... et fort... Non, te dis-je, non, je ne veux pas me livrer... N'oublie pas que tu n'es aujourd'hui que mon scribe. Tu ne peux vouloir être en même temps mon amant. Mais par la conque de Vénus, comme il est dur de renoncer à ce bonheur !

Remettons-le du moins à plus tard. Reprends ton

roseau et ton feuillet de papyrus... Et je reprends mon récit.



Je n'ignorais pas que mes amies recevaient de l'argent des hommes. Mais moi ! Murrula avait certainement voulu plaisanter, et je répondis sur le même ton :

— Pour cela, que Marcus me donne deux sesterces.

Comme ils se récriaient en riant, et sans cesser de faire l'amour, j'ajoutai :

— Ce n'est pas pour moi. C'est pour offrir un couple de colombes à Vénus née de l'écume des flots. Puisse ainsi l'Anadyomène¹ bénir mon premier plaisir !

Tu aurais aimé assister à la scène, mon Caius. Représente-toi Murrula à cheval sur Marcus, ondulant des hanches pour mieux sentir son membre qu'elle a englouti jusqu'aux bourses, se caressant les seins, et s'interrompant de temps à autre pour se pencher et lui tendre ses lèvres ; Marcus se laissant faire paresseusement, mais n'oubliant pas de caresser ma petite conque d'un doigt mouillé ; et moi perdant peu à peu ce qui me restait de tête !

— Deux sesterces ! Comme tu y vas ! s'exclama Marcus. Ton petit con ne les vaut pas encore, mignonne. Je te les donnerai cependant, en l'honneur de Vénus. Mais assez parlé ! Viens, maintenant !

Je ne savais comment m'y prendre, mais ils ne me laissèrent pas le temps d'hésiter. S'interrompant un

1. « Celle qui sort de la mer » ; c'est l'un des noms grecs d'Aphrodite-Vénus (N. d. T.).

instant, ils me saisirent sous les bras et m'installèrent à genoux au-dessus de la tête de Marcus, en face de Murrula. Puis il me saisit doucement aux hanches et attira mon petit derrière contre sa bouche, pendant qu'elle guidait ma main jusqu'à leurs sexes.

— Petite sœur, me dit-elle, c'est le moment de gagner tes deux sesterces. Ce maladroit (elle tapotait la poitrine de Marcus) a laissé l'oiseau sortir du nid. A toi de l'y remettre !

Quand on les a mises en confiance, l'esprit vient vite aux fillettes, mon Caius. Murrula se souleva, j'empoignai de mon mieux l'engin de Marcus pour qu'elle pût se laisser retomber sur lui sans se fourvoyer. A ce qu'il m'a paru depuis, il n'était pas d'une grosseur ni d'une longueur extraordinaire ; mais sa raideur me frappa. On eût dit une barre de fer.

Si débauché qu'il fût (et en fait, il ne l'était guère), c'est la première fois qu'il avait à son service une apprentie prostituée de sept ans ; cette idée devait l'exciter, car il se mit à me sucer avec frénésie dès qu'il se sentit de nouveau logé dans le vagin de Murrula. Aussi excitée que lui, elle m'attira vers elle pour m'embrasser avec passion, sans cesser de monter et de redescendre de plus en plus vite sur la queue dressée de son homme.

Et moi ? Je mentirais en inventant pour t'amuser quelque invraisemblable jouissance. Ce que me faisait Marcus était supportable, et par moments même assez agréable ; mais surtout fatigant. Et quand il se sentit jouir dans le con de Murrula, il me mordit sauvagement la fesse droite. Je gardai plusieurs jours la trace de sa brutalité, et ma mère, qui s'en étonna, crut à une histoire de chien errant. Mais ma vengeance, même si

elle n'était pas préméditée, fut immédiate : sous le coup de la surprise et de la douleur, je ne pus me retenir de pisser un véritable torrent sur son visage.

Eh bien, me croiras-tu, Caius ? Cette inondation inattendue le rendit fou de bonheur. Entre deux gorgées avalées, il criait d'une voix étouffée :

— Oui, pisse, ma petite fontaine, pisse encore ! Pisse ton nectar, ma déesse ! Pisse pour ton Jupiter ! Tu auras un as de plus pour ce pipi divin !

Il n'avait pas à me le demander. L'émotion aidant, je me laissai aller tout à fait, et cette fois avec plaisir. Il me semble même que j'eus un instant de jouissance en finissant de me vider dans sa bouche.

Cependant le temps passait. Restée seule raisonnable dans cette bacchanale, Murrula s'était levée et réparait les dégâts en essuyant le membre de Marcus et les coussins d'une serviette sèche. Puis elle nous fit lever et rhabiller et nous redescendîmes, Marcus ouvrant cette fois la marche. En nous quittant, il m'embrassa gentiment et dit à Murrula :

— Elle a déjà une petite moule succulente, ta protégée ! Et ce sera un jour une bonne fouteuse, par Vénus ! Je ne regrette ni mes sesterces ni mon as, Petite Fleur. Les voici ! Mais souviens-toi d'en faire bon usage.

Je n'étais pas peu fière. Non que ce fût le premier gain de ma vie : tantôt mon père et tantôt quelque client amusé par ma frimousse, contribuaient à grossir mon petit trésor. Je donnai aussitôt l'as et un sesterce à Murrula en l'embrassant. Mais l'autre sesterce, je le gardai. Je l'avais gagné en femme, et non en enfant ; et je lui attribuai dès ce moment le pouvoir de me rendre riche un jour, si je le conservais.

Flora

la belle Romaine

A la fin du II^e siècle après J.-C., un centurion romain, ayant obtenu son congé militaire, ouvre, à Marseille, avec les siens, une auberge à l'enseigne de "La Bonne Fortune".

C'est là que la petite Flora, âgée de huit ans, fait ses premières armes en rendant quelques menus services de "dessous de table" aux clients. Cet apprentissage l'amuse beaucoup, et, bonne fille, elle partage avec son père les fruits de leur générosité.

"La Fournaise" et "La Rondelle", deux des... serveuses de l'établissement, la prennent en amitié et lui enseignent dans la bonne humeur les rudiments du plus vieux métier du monde.

Jeunes et moins jeunes, timides ou paillards, expéditifs ou... compliqués, les hôtes de passage contribuent à l'envi à son "éducation", et surtout, au petit trésor qu'elle se constitue sesterce par sesterce. A seize ans, elle décide de voler de ses propres ailes, et se fait adopter par un brave homme fort riche, Maximus Gallo. Ce sera, pour elle, le point de départ d'une carrière consacrée à l'amour et au plaisir.

Ces souvenirs de jeunesse, racontés à son amant du moment, l'écrivain Caius Sallustus, ne sont pas sans rappeler, par leur liberté et leur élégante crudité, le Satiricon de Pétrone. Le traducteur anonyme de ce véritable "roman latin" s'est efforcé de rendre, dans notre français d'aujourd'hui, la vivacité, la drôlerie et le charme de cette langue, qui, comme l'a dit Boileau, "dans les mots, brave l'honnêteté".



ISBN 2.7158.0496.2
F 2 6809 85.2

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7502 00069370 7

BERNARD FLAHEUL

89,00 F.F. (T.T.C.) 85.2

The Image Bank / David Hamilton

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.